

**UNE JOURNEE DECOMPOSEE**  
*De François Thomas (écrit le 29/06/2000)*

Il est allongé sur le canapé, les bras croisés sous la tête, le regard dirigé vers le plafond, les traits du visage contractés. Il ne dort pas.

Le jour est levé.

Il a ses chaussures au pied, sa veste sur le dos. Il est prêt à partir.

...

Il a été prêt très tôt ce matin... comme tous les autres matins !

Mais, au moment de partir, la main déjà sur la poignée de la porte d'entrée, il s'est figé, restant ainsi de longues minutes, sans bouger. Il a fini par lâcher la poignée, laissant retomber doucement sa main le long de son corps. Puis, il a fait demi-tour, a reposé sa serviette en dessous du portemanteau. Il s'est alors allongé tel quel sur le canapé de la salle, les pieds dépassant, pour ne pas salir le cuir.

Magali l'a trouvé ainsi, trois heures plus tard, quand elle s'est levée à son tour.

« - Mais, Bernard, qu'est-ce que tu fais là ? »

Il ne bouge pas.

« - Tu es malade ?... Pourquoi tu ne te déshabille pas, si tu restes ici ?... »

Il remue juste un peu le corps, laissant deviner un début de haussement d'épaules.

Elle insiste.

« - Ecoute, il faut que je me prépare, je n'ai pas beaucoup de temps !... Tu veux un café ?... Tu vas aller travailler en fin de compte ou tu restes là ?

- Je ne sais pas, vraiment pas... un petit coup de fatigue... pas de café, non... occupe-toi de toi, fais comme si je n'étais pas là... ne t'inquiète pas... je verrai...

- Bon, alors, je me prépare, mais si tu as besoin de quelque chose, dis-le moi, hein ?.. avant que je m'en aille, d'accord ? »

Il hoche la tête mécaniquement, déjà retourné à son état muet.

De temps en temps, quand elle doit passer d'une pièce à l'autre, elle jette un coup d'œil sur le canapé. Et elle voit qu'il ne dort pas : il ne bouge pas, mais il a toujours les yeux ouverts ! Malheureusement, elle n'a pas le temps de creuser la question, alors elle continue ses mille activités qui la mènent sur le chemin du départ.

« - Bon, je vais partir !... »

Il hoche légèrement la tête.

« - Je suis presque en retard ! Je te laisse ! Reste là, repose-toi, téléphone à ton travail, va voir le médecin si ça ne va pas, hein ?... Tu devrais te déshabiller, tu sais, tu serais plus à l'aise, non ?... Bon, je te laisse, je referme la porte derrière moi !... J'essayerai d'appeler. Si tu n'es pas là, tant pis !... Allez, au revoir mon chéri, bisou... J'y vais, je suis vraiment pressée... Allez, au revoir ! »

Elle finit par partir, à contrecœur, sans savoir comment il va vraiment et elle pense que toute sa journée sera irrémédiablement perturbée !

Une heure plus tard, Bernard n'a toujours pas bougé, soupirant de temps en temps, plissant les yeux avec force pour chasser les mouches qui flottent devant lui en piquant ses paupières. Ses pensées sont calmes. Elles flottent doucement dans une espèce de ciel liquide, clair, épais... Elles sont insignifiantes, ne s'accrochent à rien, se contentant de passer à une allure tranquille, sans faire aucun remous.

Et le plafond reflète son état d'esprit, blanc, laiteux, léger, sans grossière aspérité, avec sa vie propre, sans éclat outrageant.

Il ne se voit pas. Ni là, ni avant, ni après ! Il se contente de se laisser peser, presque flottant, sur le cuir du canapé, ne sentant même pas ses bras s'ankyloser sous le poids de sa tête, pourtant vidée de toute sa substance.

Le téléphone sonne plusieurs fois et, à peine, sans accorder plus d'importance à cette irruption sonore brutale, il cille des yeux.

Il n'est nulle part, dans aucun instant particulier : il flotte dans une liberté, un abandon de soi cotonneux qui aurait pu être grisant, si tout sentiment fort n'avait pas été éliminé d'office de son champ de perception !

Magali tape machinalement ses lettres sur le clavier de son ordinateur. Elle a appris à pouvoir faire deux choses à la fois. Elle réfléchit à ce qui peut bien se passer dans la tête de Bernard. Ça fait un moment qu'il se plaint de son travail, de sa vie, de leur vie à eux deux et elle voit bien qu'il n'est pas heureux. Plusieurs fois, elle lui a dit et redit qu'ils pouvaient recommencer ailleurs, autre chose, même s'ils doivent en baver pour ça. Tout serait mieux que de s'obliger à continuer de faire semblant ! Mais il s'accroche, il se sent obligé, - allez savoir pourquoi ? -, de continuer, plantant ses ongles à gauche et à droite, cherchant de l'air pour éviter de suffoquer complètement. Elle a peur qu'il perde pied, qu'elle se retrouve seule et puis, elle ne va pas fort non plus !... Elle a enfin retrouvé un semblant de travail et elle en a déjà marre : elle se sent elle-même piégée par la vie ! Que deviendrait-elle si elle devait en plus s'occuper de lui et lui remonter le moral ?

Rien ne bouge dans sa tête, ni ailleurs. Il est en train, lentement, de se retirer de lui, comme s'il laissait partir tout le sang de ses veines. Plus rien ne circule, aucun influx de l'extérieur ne parvient plus à lui. Il s'est castré entièrement et son sexe traîne à terre, au pied du canapé, à côté de sa tête, de ses mains, de ses pieds, de son corps en entier ! En fait, non !, c'est plutôt le cordon qui le relie à toute l'excitation de ce monde qu'il a coupé : sa peau, ses yeux, son nez, ses oreilles, tout est bloqué sur une fin de non-recevoir !

Tous ses appels sont restés vains ! Elle avait espéré, de toutes ses forces, que cela signifiait qu'il s'était ressaisi, qu'il avait fini par aller travailler ou qu'il s'était déshabillé et couché : il serait bien ce soir et ils pourraient... Mais elle, elle traînerait encore le poids de cette journée, le poids de ses angoisses et le tourment de sa propre vie, alors...

En attendant, Bernard ne bouge toujours pas, plongé dans un état catatonique profond. Même le facteur qui a sonné avec insistance, ponctuant de sonneries stridentes le calme de la maison,

ne l'a pas fait bouger d'un orteil ou d'un cil !... Les voitures continuent de passer, les enfants vont à l'école, en reviennent... la vie continue... sans lui.

Magali trépigne silencieusement. La journée n'avance pas vite et toutes ces questions sans réponse la turlupinent. Elle a peur ! Elle connaît bien Bernard et elle sait qu'il a pris sur lui toutes ces dernières semaines. Mais il était tendu, malheureux. Elle craint qu'il n'ait atteint ses limites. Elle craint qu'il soit parti, ailleurs, au gré des rues et de ses cauchemars, qu'il soit perdu, qu'elle ne soit pas là pour le reprendre par la main quand il tournera la tête de tous côtés une fois réveillé... Elle a peur !

Ce matin, il avait eu du mal à se réveiller, déjà ! Ce n'était pas la première fois, mais il avait eu du mal, du mal à ouvrir des yeux encore embués d'une nuit sombre et agitée des prémices de l'état à venir. Même les pieds, posés doucement l'un après l'autre, refusaient au départ de porter tout ce poids !...

Quand elle rentre, rien n'a bougé : il fait déjà nuit. Les volets ne sont pas fermés et aucune lumière ne filtre de la maison. Son cœur bat, tandis que toute son âme tente de se persuader que tout est rentré dans l'ordre. Après tout, tout est comme d'habitude, comme les autres soirs et puis, ce silence au téléphone ne peut être qu'un autre signe de bon augure !

Elle pousse la porte en tremblant presque, forçant d'une poussée brutale le battant qui bloque. Une fois dedans, elle crie son nom, pas trop fort : si, toutefois, il est là, ce n'est pas la peine de le réveiller trop brutalement et, dans le cas contraire, rien ne sert de hurler comme une folle pour des pièces vides !

Aucun écho même le plus infime, ne vient à ses oreilles.

Rassurée, elle enlève ses chaussures, pose son sac à main sur le meuble à téléphone, accroche son manteau à une patère, va aux toilettes, puis, se dépêche d'entrer dans la cuisine. A contrecœur, à cause du bourdonnement qu'il produit, elle allume le néon et se lave les mains dans l'évier. Elle sort une casserole et fait bouillir de l'eau. Dans une tasse, elle dépose une cuillerée de café soluble décaféiné et un sucre de régime. Elle y verse l'eau bouillante et s'allume une cigarette avec un sourire de satisfaction. Elle savoure le court instant de répit où elle est seule et où elle ne fait rien, ne pense à rien... elle commence à peine à se réchauffer et elle se dit qu'il faudrait qu'elle se déshabille et puis, qu'elle ferme les volets de la salle et, rien que d'y penser, elle a à nouveau froid !

Il fait sombre dans la salle et elle n'allume qu'une fois les volets fermés : elle aime bien se diriger dans l'obscurité, elle se sent alors comme une chatte qui rentrerait et sortirait ses griffes, ronronnant de plaisir sous les caresses, ondulant de la tête aux pieds sous...

Quand elle allume la lumière de la salle, elle pose une main sur sa gorge sans pourtant arriver à étrangler le cri de surprise aigu qu'elle pousse : Bernard est allongé sur le canapé les yeux ouverts, comme au matin.

Elle se dirige vers lui, - il n'a même pas réagi ! -, lui tapote les épaules :

« - Bernard, Bernard... réveille-toi, qu'est-ce qui se passe, Bernard ! »

Il finit par lentement bouger la tête dans sa direction, clignant des yeux.

« - Oui, Magali... qu'est-ce qui se passe ?

- Ca va ?

- Oui, oui, je suis juste un peu fatigué.
- Tu es sûr ?
- Oui, oui, ça va.
- Qu'est-ce que tu as fait ?
- Quoi ?
- Bon, bon... tu as faim, tu veux un café ?
- Non, non.
- Tu veux une cigarette ?
- Non... euh, oui.
- Tu veux te lever ?
- Oui... je crois...
- Tu vas y arriver... tu veux que je t'aide ?
- Non, non, je vais y arriver... laisse-moi juste un petit peu de temps... je vais te rejoindre... »

Elle reste à ses côtés, debout.

Au bout d'un moment, il se fige à nouveau, les yeux vides. Elle le secoue.

« - Bernard !

- Oui... oui, oui. Tu as raison : il faut que je me lève !... Alors, j'y vais ! »

Il se redresse, en appui sur ses coudes. Sa tête tourne et ses muscles sont ankylosés. Il finit, malgré tout, petit à petit, par arriver à se lever, appuyé au dossier du canapé. Pas après pas, cherchant secours partout où il peut, il finit par arriver dans la cuisine, se jetant sur la première chaise à sa portée et s'y laissant tomber comme un vieux paquet trop lourd pour lui.

« - Tu veux un café, une bière, un petit remontant ?

- Bof.
- Juste ton tabac alors ?
- Ce que tu veux, va.
- Bon, alors, je vais m'occuper de toi ! »

Elle lui dépose son paquet de tabac, les feuilles à rouler, un briquet et le cendrier. Elle part dans la salle, lui remplit un verre d'une bonne dose de whisky et revient le lui poser sur la table devant lui.

Il ne bouge pas, les mains posées sur ses cuisses sous la table, le regard, braqué, vague, sur le paquet de tabac.

« - Tu préfères une cigarette normale ? Tu veux que je t'en roule une ?...

- Hein ?... Hein, quoi ?...
- Ca va ?
- Oui, oui. "

Elle pousse le verre un petit peu plus près de lui.

« - Tiens, ça va te donner un coup de fouet, tu iras mieux ! »

Lentement, il considère le verre, les derniers mots semblent s'être perdus, il lève un bras, doucement, l'avance jusqu'à saisir le verre, laisse glisser ses doigts sur le contour, puis, ses doigts mollissent et restent posés au pied du verre.

« - Bernard !... Bon sang, réveille-toi un peu ! »

Ses doigts se raffermissent et il arrive enfin à lever, péniblement, le verre jusqu'à ses lèvres. Il avale un peu du liquide et se met à tousser.

« - Heu... c'est fort ! »

- Oui, mais ça te fera du bien !... Allez, finis ton verre ! »

Bernard boit. Docilement, doucement, il vide son verre et son visage s'empourpre et ses yeux deviennent brillants, comme s'il reprenait soudain vie.

« - J'ai la tête qui tourne un peu !... Je crois que je vais m'allonger !

- Non !... Non, il faut que tu te réveilles ! Fume une cigarette, ç ira mieux ! Après, je te fais un café et on mange quelque chose !

- Bon. »

Elle allume une de ses cigarettes à elle et la lui tend.

Il la prend distraitement et aspire doucement la fumée.

Elle le regarde, un peu rassurée. Elle sait qu'il ne faut pas encore lui parler. Elle lui prépare un café et, pendant qu'il fume, entreprend de faire un repas chaud et rapide. Elle a toujours des œufs, du lard et des oignons : elle fera une omelette.

En attendant, Bernard respire un peu plus vite. Il a chaud, il est fatigué, il a toujours le vertige et le cœur au bord de la nausée. Sa cigarette tremble entre ses doigts. Il s'absorbe à contempler les volutes de fumée qui montent du bout de sa cigarette.

Il sent la présence de Magali qui bouge. Il ne la voit pas, ne l'entend pas, mais perçoit le mouvement qu'elle génère dans l'espace clos de la cuisine.

Il écrase le mégot. Il a peut-être envie d'en rallumer une, mais il n'a pas le courage ou peut-être pas tant envie que ça ou même il n'y pense pas vraiment.

Plus de volutes de fumée, juste la présence de Magali et la chaleur au visage. Il serait bien allongé, à ne plus rien sentir du tout ! Juste flotter, ou peser de tout son poids, juste ne pas être là ! Que le monde s'efface devant lui ! Ne plus en faire partie. Être un trou, un vide, où rien ne passe, ni ne s'arrête. Juste être posé, invisible pour les autres, et ne rien voir !

Magali, tout en faisant cuire son omelette, surveille Bernard. Elle voit bien qu'il se laisse encore une fois aller et qu'il va sombrer. Elle pose un couvercle sur la poêle, met le gaz sur feu doux, sert une tasse de café fumant à Bernard. Elle se sert aussi une tasse additionnée d'un sucre de régime.

« - Bois, ça te fera du bien !... c'est chaud, allez, Bernard, fais-moi plaisir ! »

Encore une fois, il se force à sortir de sa torpeur, à réintégrer sa coquille et c'est encore un déchirement au niveau du ventre, un poids qui l'écrase entièrement sur sa chaise, le forçant à

soupirer et à enfoncer sa tête dans ses épaules. Encore une fois, il pose ses doigts à la base de la tasse, est obligé de faire une pause avant de pouvoir monter la tasse jusqu'à ses lèvres. Le café est brûlant et son ventre lui fait à nouveau mal, se tordant dans des esquisses désordonnées de convulsions. Il boit vite : tout ça lui demande trop d'effort et même le liquide chaud le fait moins souffrir que toute la concentration qu'il est obligé d'avoir.

Mais Magali ne le laisse pas souffler. A peine finie sa tasse, elle débarrasse et met le couvert pour l'omelette. Elle sort aussi une bouteille de vin rouge qu'elle débouche et les fromages.

- « - Tu sais... je n'ai pas tellement faim !
- Il faut que tu manges !
- Je suis patraque
- Un bout d'omelette, ça ne peut pas te faire de mal ! »

Il regarde l'assiette en face de lui où Magali a déposé le quart de l'omelette fumante. Elle s'est servie la même quantité dans son assiette et elle touche l'omelette du bout de sa fourchette. Elle n'a pas faim. Bernard la fatigue. Elle a sa journée de travail, d'angoisses derrière elle et elle a envie de lui jeter la poêle dans la figure ou d'éclater en larmes. Elle ne sait pas pour combien de temps elle en a encore à le veiller, le rassurer, le forcer à survivre... Elle le regarde et il a la tête baissée, la fourchette et le couteau sont posés sur l'assiette de part et d'autre de la portion d'omelette. Encore une fois, elle ne pense qu'à lui et entame, à contrecœur, sa part. Exprès, comme une mère qui gave ses enfants, elle lui parle la bouche pleine, en continuant de mastiquer :

- « - Mange, Bernard !
- Hein ?...
- Mange !
- Oui...
- Allez, mange !
- D'accord. »

Magali entame un deuxième morceau, mastiquant longuement, tout en le surveillant. Bernard coupe un petit bout et l'enfourne dans sa bouche. Il mâche machinalement et avale machinalement. Entre deux fournées, il se repose, contemplant d'un œil de poisson, l'assiette dont le décor se modifie au fur et à mesure. Il a fini par manger toute sa part, mais Magali pinaille.

- « - Tu en reviens ?
- Non, non merci.
- Tu es sûr ?
- Oui, j'en peux plus !
- Tu veux du fromage ?
- Non, non, rien de plus !
- Un café, un digestif ?
- Non, non...
- Une cigarette ?
- Non... peut-être plus tard...
- Tu ne veux rien ?
- Non... je suis fatigué, je voudrais m'allonger.
- Attends, je vais t'aider ! »

Elle se lève et fait le tour de la table.

Il soulève à peine son corps, en appui sur ses mains posées au bord de la table.

« - Attends, je vais reculer ta chaise ! »

Il reste quelques instants, comme en suspension, pendant qu'elle éloigne vivement la chaise. Elle glisse son bras sous le sien et le tire légèrement en arrière, jusqu'à ce qu'il soit en position entièrement verticale. Là, il vacille un peu et se remet lentement, tournant les yeux à gauche et à droite, à la recherche du prochain point d'appui.

« - Je vais peut-être aller m'allonger sur le canapé ?

- Non, non ! Si tu dois vraiment t'endormir, tu vas dans notre lit ! Je te déshabille, je te borde et tu t'endors. Si jamais tu as besoin de quoi que ce soit, je serai là à côté ! »

Elle le tire doucement, le forçant à pivoter de trois quart, en direction de la porte de la chambre. Il lance une main sur le buffet et, toujours avec l'aide de Magali, avance, par petits pas, jusqu'au lit où il se laisse tomber lourdement dans la position assise, au rebord.

Elle le déshabille rapidement, l'aide à enfiler un pyjama, défait le drap et la couverture et le recouvre.

Il est allongé sur le dos, les yeux déjà clos mais sa respiration est calme, légère. Elle l'embrasse sur le front et éteint la lumière.

« - Je laisse la porte ouverte, comme ça je t'entendrai si tu as besoin de moi ! »

Elle retourne à reculons dans la cuisine, sous la lumière aveuglante du néon.

Elle s'assoit à la table et grignote sans appétit un morceau de camembert. Puis, elle fait chauffer un peu d'eau dans une casserole pour se faire une tasse de café soluble. Quand tout est prêt, elle allume une cigarette et exhale longuement la fumée dans un grand soupir, pendant qu'elle regarde la pièce noire où repose Bernard et qu'elle touille machinalement sa cuiller dans la tasse.

Elle ne sait pas quoi penser exactement de tout ça. Malgré tout ce qu'elle a fait, il n'y a aucun mieux depuis ce matin. Elle ne sait pas dans quels mauvais rêves il se débat, mais elle est presque certaine qu'il ne dort pas.

Bernard essaie de ne pas bouger, laisser aller la respiration jusqu'à ce qu'elle devienne silencieuse. Et même le sang qui ne doit plus battre aux tempes. Et même les points lumineux derrière les paupières doivent petit à petit disparaître pour laisser place à un vide sombre où rien ne vit plus. Tout est calme. Comme dans un linceul, Bernard ne bouge pas. Allongé sur le dos, avec les couvertures qui lui remontent jusqu'au menton.

Magali allume sa troisième cigarette. Sa tasse de café est vide. Devant elle, les restes du repas et le cendrier qui se remplit. Il faudrait qu'elle débarrasse, qu'elle lave la vaisselle, qu'elle prépare ses affaires pour le lendemain matin... Elle a envie de pleurer. Mais Bernard est juste à côté, qui ne bouge toujours pas. Elle soupire un grand coup et tire sur sa cigarette, et ses jambes tricotent sous la table. Elle n'a plus le temps ni rien envie de faire. Malgré tout, elle écrase sa cigarette et entreprend de débarrasser et nettoyer la vaisselle. Elle s'active, l'oreille aux aguets, faisant le moins de bruit possible. Quand elle a fini, alors que Bernard ne s'est

toujours pas manifesté d'une manière ou d'une autre, elle monte au premier étage sortir des habits propres. Elle redescend vite, pas sûre de n'avoir pas raté une manifestation de Barnard. Pourtant, quand elle passe la tête par la porte ouverte, il n'a toujours pas bougé. Alors, elle pose ses habits bien pliés sur une chaise, dans la cuisine, sort deux tasses, deux serviettes de table et deux cuillères pour le petit-déjeuner du matin, puis un filtre à café. Enfin, elle se rassoit devant le cendrier vidé et nettoyé et rallume une cigarette. Elle est lasse. Elle a juste envie de se coucher, de fermer les yeux et de sombrer immédiatement dans un vide absolu. Sa cigarette est consommée. Elle se lève, se sert un verre d'eau fraîche, va aux toilettes, éteint la lumière de la cuisine, entre dans la chambre, ferme la porte et se dirige, dans le noir, à tâtons, vers sa place dans le lit. Bernard n'a pas bougé.

« - Tu dors, chéri ?... Tu dors, alors... bon, bonne nuit quand même mon amour ! »

Elle l'embrasse doucement sur la joue. Il ne bouge pas. Elle n'est pas sûre, dans l'obscurité, qu'il n'a pas les yeux ouverts.

Bernard flotte toujours dans son espace clos, vide, plein de vide, sans remous, en respirant à peine.

Magali se retourne sur son flanc, ferme les yeux, pleure doucement, puis, finit par s'endormir dans un sommeil agité.

FIN